



POUR elle

TESSA
DARE

*Le destin de
Merry Lane*

LE CLUB DES GENTLEMEN - 2

AVENTURES & PASSIONS

Le destin de Merry Lane

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

TROIS DESTINÉES

1 – L'impulsive
N° 9618

2 – L'aventurière
N° 9725

3 – L'idéaliste
N° 9757

LE CLUB DES GENTLEMEN

1 – Valse de minuit
N° 10030

TESSA
DARE

Le club des Gentlemen – 2

Le destin
de Merry Lane

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Moreau*





AVENTURES
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original

TWICE TEMPTED BY A ROGUE

Éditeur original

Ballantine Books,

an imprint of The Random House Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York

© Eve Ortega, 2010

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2012

1

Rhys St. Maur, récemment élevé au rang de lord Ashworth, était un homme brisé. Littéralement.

À l'âge de vingt ans, pour commencer, il s'était fracturé le bras gauche. À deux reprises. La première fois à Eton, au cours d'une rixe entre étudiants, la seconde lors d'un entraînement militaire. Puis d'autres mésaventures avaient suivi. Il ne comptait plus ses côtes cassées et son nez avait depuis longtemps perdu sa forme d'origine, sous les coups des adversaires rencontrés sur les champs de bataille. Bien entendu, de nombreuses cicatrices complétaient le profil que la guerre, impitoyable, lui avait sculpté. En outre, depuis son trentième anniversaire, le petit doigt de sa main droite refusait absolument de se plier. Et lorsque le temps était humide, comme aujourd'hui, la douleur à son genou gauche était là pour lui rappeler sa traversée des Pyrénées, et la bataille de Nivelles à laquelle il avait miraculeusement survécu ; ce n'était que le lendemain à l'aube, de retour au camp, qu'il s'était pris les pieds dans la binette d'un fermier basque, solide outil dont le manche en bois ne l'avait pas épargné.

Ce soir, tandis qu'il marchait péniblement dans le Devonshire, Rhys avait la sensation que son genou était en feu. L'obscurité et les irrégularités du chemin l'avaient contraint à mettre pied à terre, et il devait mener son cheval dans la nuit. Le brouillard froid qui l'enveloppait était si dense qu'il avait parfois l'impression que la bruine se mettait à tomber. Il ne voyait qu'à quelques pas devant lui et, s'il n'y prenait garde, les pierres et les flaques de boue qui jalonnaient la route risquaient à chaque instant de provoquer une chute dangereuse.

C'était pour sa monture qu'il avait peur, non pour lui-même. En réalité, si cette lande perdue avait eu la bonté de reprendre sa vie, il lui en eût été reconnaissant.

Cela n'arriverait pas. Après toutes ces épreuves, il avait compris que l'adversité pouvait lui faire du mal, mais pas le tuer. Un accident ne lui laisserait qu'un cheval mort ou boiteux, une nouvelle côte cassée, et la même certitude qui le hantait depuis son plus jeune âge : celle d'être indésirable et maudit.

Le malheur pouvait frapper, ce soir ou un autre jour, ici ou au bout du monde, Rhys était destiné à survivre à tous ses assauts.

Juste derrière lui, son cheval s'agita soudain lorsqu'une bourrasque s'éleva. Il dut le caresser pour le calmer. Puis il releva le col de son manteau pour se protéger du froid humide et reprit sa marche.

Il y avait si longtemps qu'il parcourait l'Europe en tous sens. Il n'avait plus la force de continuer. Ses jambes ne le portaient plus, il était à bout de souffle. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Après être revenu de la guerre avec un titre de baron et une seigneurie hérités de son père défunt, il n'avait fait qu'errer dans la bonne société londonienne. À quoi

bon ? Il avait vite compris que sa place n'était pas dans ces riches salles de réception, où il se sentait si mal à l'aise. Son physique écorché avait effrayé les délicates jeunes femmes. Quant aux hommes, ils cachaient mal la gêne que leur inspiraient les cicatrices de son visage.

Il distingua dans l'obscurité le but de son voyage : le petit village de Buckleigh-in-the-Moor. Ce n'était encore qu'une constellation de petites lueurs dans la nuit, mais son cheval, comme attiré par l'odeur du foin et de l'avoine, se mit à allonger le pas. Rhys ne fit rien pour le retenir, et bientôt apparurent les constructions de pierre au toit de chaume. À en juger par les lumières qui brillaient derrière les vitres, les habitants étaient encore éveillés ; il n'était pas aussi tard qu'il l'avait cru.

Parvenu au milieu des petites maisons, il chercha des yeux l'auberge. Il avait beau être parti depuis quatorze ans, il reconnut aussitôt l'enseigne suspendue à deux chaînes, au-dessus de la porte d'entrée. Le nom inscrit en lettres d'or n'avait pas changé : « Aux Trois Braques ». Et elle était ornée du même dessin qu'autrefois, représentant un trio de chiens de chasse à l'arrêt. Le gîte du vieux Maddox avait été rénové, mais il était toujours aussi animé, songea Rhys en entendant un éclat de rire s'échapper par la fenêtre entrebâillée.

Ignorant son cheval qui s'agitait de plus en plus, il demeura immobile devant l'auberge. Au-dessus du toit, la brume épaisse recouvrait le village et masquait la colline qui le dominait. Débarrassé de cette ombre menaçante, l'endroit semblait presque aussi charmant et accueillant que n'importe quel autre hameau pittoresque. Était-ce possible ? se demandait-il. Quoi qu'il en soit, il lui suffisait de savoir que le

château était là pour se rappeler les raisons qui l'avaient poussé à fuir durant toutes ces années.

Jamais il ne serait le bienvenu ici.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit en grand, faisant jaillir un trait de lumière dans la cour. Les rires se changèrent en une clameur, mêlée à des cris et à des bruits de verre brisé.

— Espèce de salaud ! entendit-il hurler.

Décidément, rien n'avait changé. Du reste, il n'eût pas été étonné si ces mots lui avaient été destinés, mais il y avait peu de chance pour que quiconque fût déjà au courant de son arrivée. Seule une sorcière aurait été capable de le reconnaître !

Surmontant sa réticence, il se dirigea vers la porte restée ouverte et s'arrêta sur le seuil.

La salle était aussi exiguë que dans son souvenir : un comptoir et une demi-douzaine de tables entourées de chaises et de tabourets dépareillés.

— Allez, montre-lui qui tu es ! entendit-il au milieu du chahut.

Au centre de la pièce, deux colosses se faisaient face à la manière de deux boxeurs sur un ring, tandis que le public improvisé écartait les meubles pour leur faire de la place. Le plus grand des deux adversaires lança son poing en avant, aussi violemment que maladroitement, si bien qu'il ne heurta que l'air. Dans son élan, il trébucha et tomba dans les bras d'un spectateur stupéfait, qui le repoussa de toutes ses forces, déclenchant une bagarre générale.

Debout dans l'encadrement de la porte, Rhys repensa au jeune homme qu'il avait été. S'il avait eu quinze ans de moins, il se serait jeté dans la foule sans hésiter, jouant des poings et des pieds pour sentir l'adrénaline que lui avait longtemps procurée la moindre scène de violence. La douleur, les coups, les

cris, les battements accélérés de son cœur avaient été pour lui synonymes de vie.

Aujourd'hui, il n'était plus le même. La guerre lui avait appris à haïr le goût du sang ; quant au désir de se sentir vivant, il l'avait oublié depuis longtemps.

Lorsque la mêlée prit fin, les deux lutteurs, apparemment à peine échauffés par cette introduction, se firent face à nouveau et se toisèrent. Loin de se lancer des regards de haine, ils riaient presque, ne cachant pas l'excitation que leur procurait ce divertissement. Mais personne ne paraissait étonné ; la même scène se jouait sans doute ici chaque samedi soir, puisque les hommes n'avaient rien d'autre à faire que boire et se battre.

En regardant avec attention les deux protagonistes, Rhys remarqua soudain à quel point ils se ressemblaient. Étaient-ils frères ? Cousins ? Le plus grand avait le visage marqué par les coups, le petit se caractérisait par son nez crochu, mais ils avaient les mêmes yeux bleus, et la même expression de parfaite stupidité.

Le petit saisit un tabouret et l'agita pour provoquer son adversaire, qui chargea tel un taureau, visant le tabouret d'un violent coup de poing. Il le manqua de peu, fut emporté par son élan jusqu'à la cheminée, où une paire de chandeliers de cuivre était à portée de main. Il s'empara de l'un d'eux, fit volte-face. L'autre combattant envoya le tabouret se fracasser contre l'âtre et repoussa brutalement une table. Les assiettes et les verres encore à moitié pleins se renversèrent sur la nappe blanche.

Une nappe ? s'étonna Rhys. Depuis quand le vieux Maddox se souciait-il de ce genre de détail ?

Le plus petit des deux lutteurs brandissait à présent un couteau.

— Je vais t'apprendre à me menacer, espèce de salaud ! grogna-t-il.

Tous les spectateurs se figèrent. Rhys s'avança d'un pas, prêt à intervenir au cas où la situation dégénérerait. Même s'il était las de se battre, il refusait de rester sans réagir, si la vie de quiconque était en jeu.

Il y eut alors un fracas de bouteille cassée, une pluie d'éclats de verre sur le sol, puis le bruit sourd d'une chute.

L'homme au nez crochu s'effondra sur la table. Du vin rouge dégoulinait de ses cheveux et lui coulait sur le visage et dans le cou.

— Harold Symmonds, tu devras me rembourser cette bouteille de vin.

La voix claire qui venait de s'élever au milieu du tumulte était celle d'une gracieuse jeune femme aux longs cheveux bruns, qui se tenait devant le corps inerte.

— Ainsi que la nappe ! Comment veux-tu que je fasse disparaître ces taches, espèce de rustre ? s'exclama-t-elle avec colère.

Elle se pencha et ramassa ce qu'il restait de la bouteille brisée, qu'elle tint par le goulot.

— Quant à toi, Laurence..., commença-t-elle en menaçant l'autre homme.

Celui-ci avait beau mesurer le double de sa taille, il recula et baissa la tête, penaud.

Du reste, tous les hommes présents dans la salle avaient brusquement retrouvé leur calme. Comme si chacun craignait l'autorité de cette femme qui ne possédait pas la moitié de leur force. Voilà qui en disait long sur son cran. Rhys avait vu suffisamment d'hommes dans l'action pour distinguer au premier regard les chefs de file des suiveurs.

Brandissant toujours le tesson en direction de Laurence, la jeune femme le fit reculer jusqu'à ce qu'il soit coincé contre le mur.

— Tu ne sais pas que c'est ton propre patron qui l'a apporté ici ?

— Ça ? s'étonna-t-il en regardant le chandelier qu'il serrait dans son poing. C'est à Gideon ?

— Non, il appartient à l'auberge, rétorqua-t-elle en lui prenant l'objet des mains. Mais c'est bien Gideon qui nous les a fournis, celui-ci et son jumeau. Il les a apportés lui-même de Plymouth la semaine dernière. Je peux te dire qu'ils étaient les bienvenus, et je te serais reconnaissante de ne pas les toucher avec tes mains crasseuses.

Le chandelier paraissait peser un poids considérable, et pourtant, la charmante hôtesse n'eut aucun mal à le remettre en place, sur la cheminée.

— Voilà, constata-t-elle avec satisfaction, en vérifiant que la paire était bien disposée.

Puis elle jeta au feu le tesson de bouteille qu'elle avait à la main. Une flambée s'éleva aussitôt, éclairant son visage comme un rayon de soleil.

Rhys en eut le souffle coupé.

Elle était splendide !

Mille fois plus belle qu'il ne l'avait imaginé en l'apercevant dans la pénombre. Il n'aurait su décrire ce qui le séduisait chez elle, mais il était certain d'une chose : il n'avait jamais été frappé par une telle beauté.

Le brun foncé de ses cheveux contrastait avec la blancheur de sa peau, et de grands yeux clairs illuminaient son visage fin. Toutefois, pour distinguer leur couleur, il fallait qu'il s'approche.

Ce qu'il allait faire. Surtout maintenant qu'elle avait déposé les armes.

Les poings sur les hanches, elle faisait face à l'assemblée.

— Vous rejouez toujours la même scène, encore et encore.

Elle parlait avec fermeté, et même avec sévérité, d'une voix chaude, profondément féminine.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, cette auberge est tout ce que nous avons, à Buckleigh-in-the-Moor. Je m'efforce de donner aux voyageurs envie d'y séjourner, et vous, chaque semaine, vous vous amusez à saccager cet endroit...

Sur ces mots, elle fixa chacun des convives d'un regard accusateur. Lorsque ses grands yeux se posèrent sur lui, Rhys perçut la première faille dans son armure de femme forte. Elle n'eut qu'un simple battement de cils, mais il ne lui en fallut pas davantage pour lire la surprise sur son visage.

— Et tout cela devant un invité, ajouta-t-elle en retrouvant aussitôt son sourire.

Rhys sentit tous les regards converger sur lui. Mais il lui était impossible de détacher le sien de cette femme fascinante.

Il avait beau ne rien connaître d'elle, il était déjà conquis.

Son cœur se mit à battre plus fort et il sentit naître dans ses membres une tension inhabituelle.

Comme si, tout d'un coup, son corps reprenait vie après des années de sommeil.

Sans détacher son regard du sien, elle reprit la parole avec la même assurance :

— Maintenant, à vous de remettre de l'ordre.

Rhys était certain de ne jamais l'avoir vue auparavant, sinon comment l'eût-il oubliée ? Et pourtant, il avait le sentiment étrange qu'elle, en revanche, l'avait reconnu. Cette phrase lui était-elle destinée ? Si elle

lui en voulait d'avoir négligé le village dont il était le seigneur, il ne pouvait lui reprocher son accusation. C'était bien à lui de rétablir l'ordre à Buckleigh-in-the-Moor.

Cependant, il comprit en voyant les hommes redresser les tables et les chaises que ce n'était pas à lui qu'elle s'était adressée. Et, curieusement, il en fut presque déçu. Il aurait aimé qu'elle lui demande quelque chose. N'importe quoi, pourvu qu'il puisse continuer à la contempler.

D'un geste empressé, elle dégagea la mèche brune qui lui barrait le visage.

— Soyez le bienvenu aux Trois Braques, lui dit-elle. Entrez, je vous prie.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle se détourna pour surveiller le rangement de la salle.

— Non, Skinner, pas ici, s'agaça-t-elle. À gauche de la cheminée.

L'imposant Skinner s'exécuta.

— J'ai laissé mon cheval dehors, avertit Rhys lorsqu'elle le regarda de nouveau.

— Darryl, commanda-t-elle alors à un jeune homme, va t'occuper du cheval de ce monsieur.

Puis elle demanda à Rhys :

— Voulez-vous boire quelque chose ? Un whisky ?

— Une bière, s'il vous plaît.

— Je peux aussi vous proposer du civet et de la tourte à l'agneau.

— Je prendrais bien un peu des deux, accepta-t-il en sentant son appétit s'éveiller.

— Asseyez-vous.

Rhys s'installa à une table et prit la chope de bière fraîche qu'elle lui apportait. Puis, tout en buvant, il l'observa alors qu'elle remettait de l'ordre dans l'établissement. À n'en pas douter, celui-ci avait toujours

autant de succès. Grâce à cette ravissante hôtesse ? Aussi loin que les souvenirs de Rhys remontaient, jamais le vieux Maddox n'avait employé de serveuse aussi jolie... ni dotée d'un tel caractère.

Tout en s'affairant, elle l'observait de temps à autre. Et le regard qu'elle posait sur lui était d'une douceur troublante.

Il devait se tromper. Sans doute regardait-elle quelqu'un d'autre. Faisant mine de s'étirer, il en profita pour jeter un œil derrière lui.

Il n'y avait personne d'autre.

Que devait-il comprendre ?

Sa voix, sa présence, son attitude révélèrent une femme au fort tempérament. Pourtant, ses yeux laissaient deviner autre chose. Une certaine vulnérabilité et la promesse de jours meilleurs. Pourquoi lui disaient-ils tout cela, à lui, Rhys, un étranger de passage ? Jamais personne ne l'avait regardé avec une telle intensité, et il devait bien reconnaître que cela ne le laissait pas indifférent.

Il n'eût sans doute pas été plus troublé par un contact physique. Elle avait beau se tenir à l'autre bout de la pièce, il avait la sensation qu'elle était proche, extrêmement proche... au point de le toucher.

Était-ce un nouveau signe du destin ? Rhys était déjà convaincu qu'il n'était pas maître de son existence, la meilleure preuve en étant qu'il était toujours vivant. Durant les onze ans qu'il avait passés à combattre, il n'avait cessé de prendre les plus grands risques face à l'ennemi, en espérant que cela le mènerait enfin à la délivrance. Chaque fois, le destin l'avait épargné. C'était comme s'il ne pouvait pas mourir, du moins pas avant qu'une force supérieure l'eût décidé. Ce soir, miraculeusement, il était

heureux d'avoir été protégé par la chance pendant ces longues années de guerre.

Il ne cessait de contempler son hôtesse, ses formes sublimes et sa nuque délicate, et l'envie irrépressible de glisser les doigts dans sa chevelure soyeuse s'empara de lui. Transporté dans un rêve voluptueux, il leva son verre pour la saluer, lorsqu'elle tourna de nouveau les yeux vers lui. Elle lui sourit timidement, puis se détourna, comme si elle avait lu dans ses pensées. Mais elle ne tarda pas à retrouver son autorité.

— Laurence, ordonna-t-elle, ramène Harold chez lui. Son sang coule sur mes dalles. Et dire que je les ai frottées hier...

— Oui, Meredith.

Meredith... Il semblait à Rhys qu'il avait connu autrefois une Meredith, mais ses souvenirs étaient trop vagues.

Laurence souleva d'un bras le corps affalé de Harold Symmonds et le hissa pour le remettre debout.

— Ne m'appelle pas Meredith, riposta-t-elle en les poussant tous les deux vers la porte. Tant que vous vous comporterez comme des enfants, je serai Mme Maddox, pour vous.

Rhys se figea de surprise. Mme Maddox ?

Comment était-ce possible ?

Cette femme superbe était l'épouse du vieux Maddox ! Il n'arrivait pas à y croire. Ce n'était pas une simple serveuse, mais la patronne de l'auberge. Comment avait-il pu croire que la vie lui offrait enfin un beau présent ? Il n'avait rien à attendre de bon sur cette terre.

Il s'efforça de se concentrer sur l'assiette de civet fumant et la grosse part de tourte qui venaient d'apparaître devant lui, plutôt que sur la beauté qui

les lui avait apportées. Faire la cour à des femmes mariées n'était pas son genre, en dépit des regards insistants qu'elles pouvaient lui adresser. D'autant que, si cette femme lui faisait du charme tout en étant mariée à Maddox, cela signifiait qu'elle était non seulement volage, mais aussi inconsciente !

Il ne fallut à Rhys, comme d'habitude, que quelques minutes pour avaler son repas. Il y avait un an qu'il avait hérité du titre de son père et, au cours des mois passés au sein de la haute société londonienne, il lui était arrivé plus d'une fois de constater en levant les yeux que les autres convives étaient choqués, voire horrifiés par ses manières de rustre. Les demoiselles en particulier.

Il vida sa chope et marcha jusqu'au comptoir pour la faire remplir. Mme Maddox s'était absentée et c'était un jeune homme qui servait. Celui qu'elle avait chargé un peu plus tôt de s'occuper de son cheval. Dylan ? Dermott ?

— Darryl Tewkes, se présenta-t-il. À votre service, monsieur. Une autre bière ?

Comme il prenait la chope de Rhys, il eut une sorte de tic nerveux qui lui fit plisser l'œil gauche. Ce garçon avait un physique disgracieux et assez amusant, à vrai dire, avec son nez saillant et ses oreilles en pointe.

— Vous avez un bien beau cheval, monsieur, dit-il en lui tendant la chope pleine. Je l'ai installé au mieux. Il est dessellé et il a de l'eau à volonté. Je vais le broser et lui donner du foin.

Rhys se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

— Est-ce qu'il a un nom, votre cheval ?

— Non.

Il y avait bien longtemps qu'il avait renoncé à donner un nom à ses chevaux.

— Avez-vous prévu de rester longtemps au village ? l'interrogea Darryl.

— Une nuit seulement.

Il ignorait en arrivant combien de temps il passerait dans sa contrée natale, mais il savait désormais qu'un jour de plus lui serait insupportable. Demain matin, il monterait au sommet de la colline pour contempler ce qu'il était venu voir, puis il partirait. Il n'aurait sans doute aucun mal à trouver un bon intendant, à qui confier cette terre et les problèmes de ses habitants. C'était ce que faisaient tous les seigneurs en charge d'un domaine, après tout. Quant à savoir où il irait après... Là où le destin le porterait, très certainement.

— Une seule nuit ? s'étonna Darryl en clignant de nouveau de l'œil. Monsieur, ce n'est pas suffisant pour découvrir tous les attraits de notre localité.

De quels attraits pouvait-il bien parler ?

— Je propose des visites guidées aux voyageurs, annonça le jeune homme avec un grand sourire. Vous pouvez opter pour un tour de deux heures ou d'une demi-journée. Je vous recommande mon excursion mystique d'une journée entière, qui comporte un pique-nique pour le déjeuner.

Rhys ne put s'empêcher de rire en imaginant des voyageurs distingués pique-niquant à l'ombre de Bell Tor. Mieux valait pour eux se prémunir contre les corbeaux...

— Comment cela, mystique ? questionna-t-il après s'être éclairci la voix.

— Eh bien, il s'agit d'un voyage mystique dans le temps, s'exclama Darryl, grandiloquent. Pour commencer, je vous mènerai au milieu des tombes séculaires. Là, vous sentirez la présence des esprits des défunts...

Rhys savait exactement de quel cimetière il parlait, et à vrai dire, ces anciens tombeaux ne ressemblaient plus qu'à des tas de vieilles pierres.

— Puis vous découvrirez les croix dressées en souvenir des moines. Et Bell Tor, bien entendu ! Par beau temps, on peut même distinguer...

— ... d'autres vieux rochers ? le taquina Rhys.

— Oh, mais ce n'est pas tout. Je ne vous ai pas encore parlé du clou de l'expédition. Les ruines hantées de Nethermoor Hall.

Cette fois, Rhys ne put cacher son intérêt.

— Des ruines hantées, dites-vous ?

— Oui, chuchota Darryl, comme s'il craignait d'être entendu. Celles de Nethermoor Hall. Le château maudit des Ashworth. Cette demeure est habitée par le mal depuis des générations. Elle n'est vide que depuis quatorze ans, depuis cette nuit d'été où elle a été consumée par un sinistre incendie. C'est là que mon excursion s'achève, à l'heure où le jour fait place à l'obscurité. Certains jours, si l'on tend l'oreille, on perçoit encore le crépitement des flammes, et même une terrible odeur de soufre. On raconte que ce brasier fut la manifestation du jugement divin. Après cette nuit-là, on n'a plus jamais entendu parler d'aucun membre de cette famille.

— Que leur est-il arrivé ? demanda Rhys malgré lui.

Il devait bien admettre que Darryl avait du talent pour raconter les histoires.

— Puisque vous avez dit que la maison était hantée...

— Ah, oui. Eh bien, le fantôme du vieux lord Ashworth n'a pas été aperçu. Il n'est jamais revenu dans le Devonshire. Il est mort l'année dernière, en Irlande je crois. Lady Ashworth, elle, était décédée

plusieurs années avant l'incendie. Certains ici ont vu son fantôme errer au milieu des ruines, comme si elle parcourait encore les longs corridors. Mais c'est celui du fils, que l'on rencontre la plupart du temps.

Rhys manqua de s'étouffer avec sa gorgée de bière.

— Le fantôme du fils ?

— Oui. C'était un jeune homme sauvage au comportement irresponsable, qui ne faisait que semer le désordre dans la région. On dit qu'il portait le diable en lui.

— Et il est décédé dans l'incendie ?

— Pas exactement. Même si, de l'avis général, il aurait dû périr dans les flammes. Mais s'il a survécu, il semble qu'il ait laissé derrière lui une sorte d'empreinte indélébile à Nethermoor Hall. Une part de lui-même. Les gens guettent son fantôme quand il rôde au milieu des ruines, en particulier lors des chaudes nuits d'été. On l'a même vu chevaucher dans la lande sur une monture à l'allure spectrale, laissant dans son sillage une traînée enflammée.

Stupéfié par ce récit, Rhys ne savait s'il devait en rire ou se sentir offensé... À moins qu'il dût s'en inquiéter ? Le conte de Darryl avait beau être extravagant, il était aussi teinté de vérité. Durant toutes ces années, il avait eu la sombre impression de n'être qu'à moitié vivant ; était-ce parce qu'il avait laissé derrière lui le fantôme de l'adolescent qu'il avait été ? Non, c'était ridicule, se reprit-il en secouant la tête. C'était l'air vicié du Dartmoor qui lui inspirait ces idées saugrenues.

— Alors ? le défia Darryl en se penchant vers lui avec un air conspirateur. L'excursion. Êtes-vous un homme ? Osez-vous prendre le risque de rencontrer Rhys St. Maur, le spectre de Bell Tor ?

Cette fois, Rhys sourit franchement. Voilà qui eût été intéressant ! Mais avant qu'il ait eu le temps de répondre, une silhouette apparut derrière le bar.

Celle de Meredith.

Ou plutôt, celle de Mme Maddox.

— Darryl, réprimanda-t-elle le garçon en lui donnant un petit coup de torchon sur la tête. Tu es vraiment stupide. Je te présente le nouveau lord Ashworth. Rhys St. Maur, ton prétendu fantôme, est l'homme à qui tu es en train de parler.

Pâle de stupeur, Darryl dévisagea Rhys pendant de longues secondes. La bouche ouverte, il semblait tout à coup incapable d'émettre le moindre son.

Rhys se dressa alors au-dessus du bar et approcha son visage de celui du jeune homme terrifié. La tentation était trop forte... Levant haut les bras, il prit son air le plus mystérieux, puis fit monter du fond de sa gorge un long soupir grave et rauque. Celui d'un fantôme.

2

— Je... Vous êtes... Enfin... Ce n'est pas...

Pris d'un bégaiement soudain, Darryl était incapable d'aller au bout de sa phrase.

— Je vais m'occuper de notre invité, Darryl, l'interrompit Meredith en le poussant vers la sortie. Retourne à l'écurie faire ce que tu as à faire.

Elle sentait toujours le regard de Rhys posé sur elle, et elle dut faire semblant de ranger des bouteilles pour ne pas avoir à le regarder à son tour. Jusque-là, elle était parvenue à se contenir en ne lui lançant que des coups d'œil furtifs, mais si elle avait pu, elle eût passé la nuit entière à le contempler. Comme elle aurait voulu détailler chaque partie de son corps, aussi longtemps qu'elle le désirait... Observer tout ce qui avait changé chez lui, et tout ce qu'il avait gardé du jeune homme qu'il avait été...

C'était sa coupe de cheveux qu'elle avait remarquée en premier. Il avait la tête presque rasée à présent, alors qu'elle se souvenait de ses longues mèches brunes, qu'il avait l'habitude de nouer avec un lacet de cuir. Il lui arrivait aussi de les laisser détachées, le

plus souvent pour cacher son visage marqué par les coups.

Aujourd'hui, il semblait avoir renoncé à masquer ses blessures. La plupart des cicatrices qu'elle voyait étaient nouvelles, mais elle ne pouvait que s'en réjouir ; cela voulait dire que, cette fois, elle n'était pas en train de rêver. C'était bien Rhys St. Maur qui se tenait en face d'elle, assis sur le tabouret de son bar, un coude appuyé sur le comptoir. Ce ne pouvait être que lui, cet homme grand, puissant, marqué par quatorze années d'absence. C'était lui, en chair et en os.

— Je vous connais ? dit-il lentement.

— Ah oui ?

Tout en cherchant à dissimuler son émotion, Meredith tendit la main pour prendre la chope vide de Rhys. Mais il refusa de la lâcher. Elle leva les yeux de surprise et rencontra son regard, profond et mystérieux, bouleversant. Pourquoi ne cessait-il de la contempler de cette façon depuis son arrivée ? Elle avait vécu des années sur le domaine des St. Maur, et pas une fois il n'avait réellement posé les yeux sur elle. Aujourd'hui seulement, elle découvrait la vraie beauté de son regard, noir et brillant d'intensité. Un noir aux reflets ambrés, comme...

— ... du cognac, s'entendit-elle murmurer.

Il leva les sourcils en signe d'interrogation ; l'un d'eux était barré par une petite cicatrice.

— Voulez-vous un cognac ? improvisa-t-elle. Les nuits sont fraîches ici, une bière ne suffit pas pour réchauffer un homme.

— Ah, vous croyez ? répliqua-t-il avec un sourire suggestif.

Elle n'avait pas voulu y mettre de sous-entendu, mais elle devait bien reconnaître que ses mots

pouvaient prêter à confusion... L'idée de réchauffer Rhys St. Maur, après tant d'années passées à rêver de lui, la troubla.

— Je... Je voulais dire...

— Oui, je sais. Je vous remercie, mais je ne bois pas d'alcools forts.

S'il ne voulait pas de remontant, elle, en revanche, en avait bien besoin. Elle prit sous le comptoir la bouteille de gin qu'elle gardait pour sa consommation personnelle et se servit une dose généreuse.

— Je vous connais, répéta-t-il, mais cette fois avec certitude. Je ne me souviens pas de vous, mais je sais que je vous connais.

Meredith leva son verre et but une longue gorgée pour se donner du courage.

— Meredith Lane, dit-elle finalement. Cela ne vous dit sans doute rien, mais mon père...

— ... était le chef de nos écuries. Je me souviens très bien. Mais...

Il inclina la tête et la scruta avec curiosité.

— Vous êtes la fille de George Lane ? interrogea-t-il, incrédule. C'est impossible. La dernière fois que je l'ai vue, c'était une petite adolescente toute maigre.

Meredith sentit le rouge lui monter aux joues. Il ne l'avait pas oubliée ! Bien sûr, elle eût préféré qu'il se rappelle autre chose d'elle, mais c'était déjà cela.

— Merry Lane, murmura-t-il avec douceur. Je n'arrive pas à y croire, ajouta-t-il en riant. Vous êtes la petite Merry Lane.

Elle sentait maintenant que son visage était en feu. C'était donc ce qu'il avait retenu, ce surnom ridicule de son enfance ! Il lui semblait entendre encore sa voix moqueuse, lorsqu'ils se croisaient dans les allées de l'écurie.

C'est l'heure de rentrer chez toi, Merry Lane.

— Plus personne ne m'appelle Merry Lane, répliqua-t-elle en essuyant d'un geste le dessus du bar. Les choses ont changé, monsieur, pendant vos quatorze années d'absence.

— C'est ce que je vois, madame, c'est ce que je vois, répondit-il sur un ton sarcastique. Et votre père, reprit-il avec sérieux, est-ce qu'il vit toujours ?

— Il se trouve à l'étage, à l'instant où nous parlons. Il s'occupe des écuries de l'auberge à présent, avec l'aide de Darryl. Mais nous n'avons que des poneys de trait, hormis les chevaux des voyageurs occasionnels.

— Je serais heureux de le voir.

— Il vous faudra patienter, il dort déjà. Demain... J'imagine que vous allez passer la nuit ici, reprit-elle après une hésitation. C'est le seul gîte à des kilomètres à la ronde.

Comme elle aurait voulu le supplier de rester ! Il ne pouvait pas repartir déjà. Pas si vite.

— Oui, je vais rester une nuit.

— Une seule nuit ?

— Une seule, confirma-t-il. Enfin, si vous avez une chambre pour un fantôme, ajouta-t-il avec un léger sourire.

— Ne faites pas attention à Darryl Tewkes ! Cela fait des années qu'il brode sur cette histoire. Il la répète à tous ceux qui passent par ici, pour les inciter à s'attarder au village. Cela permet d'augmenter le chiffre d'affaires de l'auberge, et Darryl gagne un peu d'argent de poche. Les paysans qui habitent sur le parcours de son excursion en profitent eux aussi, en vendant des souvenirs : des petites croix sculptées, des figurines et toutes sortes d'objets.

— C'est très malin de sa part. Eh bien, un employé assidu, une jeune épouse dégourdie... On dirait que le vieux Maddox se porte au mieux.

— Il y a maintenant six ans qu'il est dans la tombe. Je ne sais pas si on peut appeler cela se porter au mieux.

Les traits de son visage se tendirent brusquement.

— Vous êtes veuve...

Elle se contenta de hocher la tête.

— J'en suis désolé.

— Ne le soyez pas.

D'une main tremblante, elle reposa le verre qu'elle s'était mise à essuyer nerveusement. Oui, elle était veuve, elle dirigeait cet établissement, et d'ici deux ans, elle aurait trente ans. Alors pourquoi diable se sentait-elle avec lui comme une jeune fille maladroite ?

— Cela fait des années maintenant, expliqua-t-elle. Le temps qui s'est écoulé depuis sa mort est plus long que celui que nous avons passé ensemble. Et puis, il m'a laissé son auberge, qui nous permet de nous en sortir.

— Ah, vous avez des enfants ?

Elle sentit à nouveau ce pincement au cœur auquel il fallait qu'elle s'habitue.

— Non, je parlais de mon père et moi. Et de Darryl, qui est avec nous depuis la mort de sa tante. Mais aussi de tous les villageois, qui bénéficient des retombées de notre activité. Il nous a bien fallu survivre, après la désertion, il y a quatorze ans, du principal employeur de la région.

Sans un mot, Rhys contempla longuement le fond de sa chope.

Il lui paraissait tout à coup infiniment plus sage qu'autrefois, et elle ne put s'empêcher de regretter le ton amer sur lequel elle s'était adressée à lui. Mais il devait savoir la vérité : les choses n'avaient pas été faciles pour les habitants de Buckleigh-in-the-Moor.

Feu lord Ashworth s'était fort mal comporté en son temps, mais au moins, il versait des salaires aux travailleurs et fournissait une clientèle aux marchands. Après l'incendie qui avait détruit le château de Nethermoor, sa famille et lui avaient quitté la région, abandonnant le village. La terre alentour était trop rocailleuse pour être fertile, les jeunes gens étaient partis s'installer ailleurs. La nouvelle prison militaire de Princetown avait offert du travail à quelques-uns, les autres s'en étaient allés plus loin encore, jusqu'à Exeter ou Plymouth. Ceux qui étaient restés au village, comme Darryl, dépendaient des revenus de l'auberge, ou du commerce parallèle qu'ils avaient organisé pour subsister.

À propos de commerce parallèle... Comme si ses pensées l'avaient fait venir, Gideon Myles franchit le seuil à cet instant.

Les hommes présents dans la salle l'accueillirent par de joyeuses exclamations, auxquelles il répondit en saluant à la ronde avec son chapeau. À son habitude, il savourait sa notoriété, serrant des mains et distribuant des sourires. Mais Meredith savait qu'il la cherchait du regard et elle n'avait pas l'intention d'attendre qu'il vienne à elle.

— Je reviens tout de suite, dit-elle à Rhys en contournant le bar.

Elle préférait éviter que Rhys St. Maur et Gideon Myles se rencontrent.

En la voyant approcher, Gideon lui adressa un sourire malicieux. Il avait trois ou quatre ans de moins qu'elle, une assurance qui confinait à l'arrogance, allié il est vrai à un physique séduisant qui ne le portait pas à la modestie.

— Eh bien, railla-t-il, toujours aussi heureuse de me voir ! Tu as raison, j'ai un tonneau de madère pour toi.

— Très bien, dit-elle tout en jetant un coup d'œil à Rhys. Si nous sortions pour en parler dans la cour ?

— Certainement pas ! Il fait trop froid et humide dehors. Toutefois, ajouta-t-il dans un murmure, si tu veux que nous partagions un moment d'intimité, j'ai une bien meilleure idée...

Avec un soupir agacé, elle l'attira à l'écart.

— Tu ne peux pas décharger le chariot ce soir, l'avertit-elle.

— Comment ça ? Il y a beaucoup de brouillard, c'est vrai, mais quand les hommes auront fini de charger les poneys...

— Non, non, il ne faut pas non plus charger les poneys. Je suis sérieuse, Gideon. Ce n'est pas possible ce soir. Tu n'as qu'à rentrer le chariot dans l'écurie, nous le cacherons sous des couvertures et Darryl dormira dessus.

Il laissa échapper un grognement dédaigneux.

— Je ne ferais même pas assez confiance à Darryl Tewkes pour le laisser surveiller mon verre pendant deux minutes. Meredith, poursuivit-il avec gravité, nous avons de quoi faire une bonne recette. J'ai deux hommes armés en faction. Il serait trop risqué d'attendre pour transporter les marchandises.

Deux hommes armés ? La situation était pire qu'elle ne l'avait pensé. Elle hésita, observant le bar du coin de l'œil.

— Comme d'habitude, ajouta-t-il, il y a bien plus que du madère, pour toi. Tu sais que je paie généreusement la location des poneys de ton père.

— Oui, je le sais, mais tu ne me comprends pas.

— Ce que je comprends, c'est que tu ne quittes pas des yeux ce type assis au bar. Quelle vilaine allure... D'où peut-il bien venir ? Est-ce qu'il t'a fait peur ?

— Non, non, ce n'est qu'un voyageur. Du moins, c'est ce qu'il prétend, improvisa-t-elle. Mais d'après moi, c'est plutôt un émissaire du juge Garfield. Il ne serait pas très prudent d'éveiller ses soupçons, n'est-ce pas ? Il vaut mieux attendre demain, lorsqu'il sera parti.

— Tu sais bien que je ne peux pas transporter ces marchandises en plein jour. Et le juge Garfield, je l'ai mis dans ma poche il y a plus d'un an.

Gideon se tut, le temps de se débarrasser de son épais manteau.

— Je vais aller me présenter, suggéra-t-il en regardant à son tour en direction de Rhys. Et lui offrir un verre, par la même occasion.

Meredith voulut le retenir, mais il arrivait déjà près du bar.

— Je suis Gideon Myles, annonça-t-il en posant son chapeau sur le comptoir, à côté de Rhys.

Rhys leva vers lui un regard circonspect.

— Votre nom devrait-il m'être familier ?

— J'ose penser que oui. Il est vrai que la modestie n'est pas ma qualité première.

Avec une réticence visible, Rhys s'appuya des deux mains sur le bar et se leva. Meredith remarqua alors une légère appréhension dans les yeux de Gideon ; il avait beau posséder une stature imposante, Rhys, une fois debout, le dépassait de plus d'une tête.

— Laissez-moi deviner, commença-t-il de sa voix grave, en croisant les bras avec autorité. Vous voulez me faire visiter votre grotte enchantée et me vendre un flacon de poussière magique...

Gideon, apparemment décontenancé, devint tout pâle.

— Je ne sais pas ce que vous osez sous-entendre, répondit-il lentement, mais sachez que je ne me laisserai pas insulter sans réagir.

Cette fois, Meredith n'avait d'autre choix que d'intervenir.

— Veuillez m'excuser pour cette interruption, dit-elle à Rhys. M. Myles est notre... marchand de tissu.

Elle fit mine de ne pas remarquer l'expression vexée de Gideon. Il comprendrait bien assez tôt les raisons de ce mensonge.

— Gideon, poursuivit-elle, je vous présente Rhys St. Maur. Le nouveau lord Ashworth.

À peine eut-elle achevé sa phrase, qu'un lourd silence tomba sur la salle. Toutes les voix se turent dès l'instant où elle eut prononcé le nom des Ashworth, comme si un coup de tonnerre venait de retentir. Un coup de tonnerre des plus menaçants.

— Ashworth, répéta Gideon en dévisageant Rhys. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Oui, confirma Rhys, impassible. Vous avez bien entendu mon nom, monsieur Myles, et moi le vôtre.

Un murmure parcourut la salle.

— Que faites-vous ici ? interrogea Gideon.

— Ce que je veux. Je n'ai aucun compte à vous rendre.

Meredith savait qu'il était grand temps de mettre fin à leur échange. Elle venait tout juste d'interrompre une première bagarre, et voilà que Gideon se tenait là, attendu dehors par deux hommes armés qui gardaient un chariot plein de produits passés en contrebande. Et à qui il n'hésiterait pas à donner ordre de tirer si nécessaire.

— Rhys St. Maur n'est là que pour une nuit, annonça-t-elle à la cantonade. J'étais sur le point de

lui montrer sa chambre. Monsieur Myles, notre transaction attendra demain matin.

D'un regard sévère, elle intima à Gideon de se faire discret, pour une fois. Mais c'était trop en attendre.

— Darryl peut très bien l'accompagner à l'étage, insista-t-il.

— Je suis chez moi, et je reçois mon invité comme je l'entends.

Sur ce, elle se tourna de nouveau vers Rhys.

— Monsieur, si vous voulez bien me suivre...

Elle se dirigea sans attendre vers l'escalier en espérant qu'il la suivrait. Le craquement sous ses pas des vieilles marches lui indiqua que c'était le cas. Elle sentait sa présence derrière elle, et il lui sembla tout à coup que le passage était trop étroit pour lui.

— Je suis navré de vous causer des ennuis, dit-il.

— Vous ne me causez aucun ennui, répliqua-t-elle en ralentissant. Mais, si je puis me permettre, pourquoi êtes-vous revenu ?

Elle l'entendit soupirer derrière elle.

— Vous voulez une réponse honnête ? Je me pose moi-même la question.

— Votre chambre est ici, dit-elle en le guidant dans le couloir.

Elle ouvrit la porte et s'effaça pour le laisser entrer.

Il fit un pas à l'intérieur, s'arrêta un instant, avant d'examiner la pièce dans le détail. Anxieuse, Meredith ne put s'empêcher de se demander s'il apprécierait la décoration, refaite quelques jours plus tôt seulement, première étape de la transformation qu'elle avait prévue pour l'auberge. Elle était décidée à en faire un établissement de qualité, prêt à recevoir des voyageurs de marque.

Nerveuse, elle s'avança pour allumer le feu. Elle était fière de son travail, des rideaux tout neufs, du beau

dessus de lit matelassé et de l'élégant vase bleu qui ornait le manteau de la cheminée, mais à présent, il lui semblait que la chambre était minuscule pour Rhys, mal tenue et beaucoup trop modeste pour un aristocrate tel que lui. Qu'allait-il en penser ?

— Darryl va monter vos bagages. Je lui demanderai de se tenir à votre service pour le temps de votre visite.

— Ce ne sera pas nécessaire, merci.

— Vous avez ici une table de toilette, dit-elle en lui indiquant le coin de la pièce, tout en espérant qu'il ne briserait pas les accessoires en porcelaine.

Il se contenta de hocher la tête.

— Le petit déjeuner est servi en bas. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit d'ici demain, n'hésitez pas à me le demander.

— Merci.

Il leva les yeux vers le plafond.

— Cette chambre est...

— ... froide, compléta-t-elle. C'est vrai, il y a des courants d'air, j'en suis navrée. J'enverrai Darryl cette nuit pour qu'il remette de la tourbe dans le foyer. Et si vous le souhaitez, il y a une couverture supplémentaire dans la commode. Au cas où vous auriez trop chaud, vous pourrez toujours ouvrir la fenêtre.

Elle se rendait compte du ridicule de son discours, mais sa nervosité l'empêchait de s'arrêter.

— Je suis consciente que cette chambre est bien modeste, en comparaison de ce à quoi vous êtes habitué. J'espère toutefois qu'elle vous paraîtra acceptable...

Il se tourna vers elle et lui sourit.

— Acceptable ? répéta-t-il, ironique. S'il y a une chose à laquelle je me suis habitué à l'armée, c'est

bien à dormir à même le sol. Quant aux chambres que j'ai occupées à Londres, elles étaient aussi impersonnelles que glaciales.

Il promena son regard autour de lui.

— Je vous assure que cette chambre est la plus agréable de toutes celles que j'ai connues depuis des années. Je la trouve même luxueuse. Je suis certain de bien dormir cette nuit.

À ces mots, elle sentit son cœur battre plus fort dans sa poitrine. Seigneur, elle n'allait tout de même pas retomber sous son charme ! Elle refusait de laisser se réveiller les sentiments qui avaient bouleversé son adolescence. Cela n'avait aucun sens ; dès demain, Rhys serait parti.

— À dire vrai, reprit-il en marchant jusqu'à la fenêtre pour regarder dehors, je suis tellement heureux de trouver cette chambre, que je serais tenté de vous embrasser pour vous exprimer ma gratitude.

Voilà qui n'allait certainement pas aider Meredith à enfouir ses émotions passées...

Il leva brusquement la tête, comme si ses propos l'avaient surpris lui-même.

— Mais ne le prenez pas mal, dit-il précipitamment.

Elle voulut rire pour se donner une contenance, mais en fut incapable. Déjà, elle ne contrôlait plus les battements effrénés de son cœur. Les yeux fixés sur les siens, il vint lentement vers elle, ses pas résonnant sur le parquet qu'elle avait frotté si longtemps qu'elle en avait encore mal au dos.

Il s'arrêta tout près d'elle.

— Je crois que j'ai vraiment très envie de vous embrasser.

Il prit entre le pouce et l'index une longue mèche qui retombait sur son épaule, et qu'il enroula autour de son doigt.

— Qu'en pensez-vous, Merry Lane ? Allez-vous m'accueillir comme il se doit pour mon retour ?

Elle pouvait répondre par une plaisanterie. Ou s'écarter de lui. L'expérience lui avait appris à repousser habilement les avances d'un homme. Depuis la mort de son mari, elle avait cédé à certains, mais c'était rarement arrivé ; le plus souvent, elle avait fait en sorte de se refuser à eux sans les blesser. Seulement, c'était de cet homme-là qu'elle avait rêvé pendant des années, et c'était lui qui la dévorait maintenant du regard.

Qui venait de lui demander la permission de l'embrasser.

C'en était trop. Il n'avait aucun droit de mettre ainsi ses nerfs à l'épreuve.

— Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur ? lui demanda-t-elle avec brusquerie.

Il eut le mouvement de recul qu'elle avait espéré.

— Non, répondit-il avant de se détourner, non sans laisser le temps à Meredith de remarquer son expression blessée. Non, répéta-t-il en passant la main sur ses cheveux ras. Je vous demande pardon. Je... J'ai eu tort. Cela ne se reproduira pas.

Il revint à la fenêtre et ajouta sans se retourner :

— Vous feriez mieux de me laisser, vous ne croyez pas ?

Elle sortit en silence et referma la porte derrière elle. Mais dès qu'elle fut hors de vue de Rhys, elle ne put retenir un élan de colère et donna un coup de poing contre la cloison.

Comment diable avait-elle pu laisser passer une telle occasion d'échanger un baiser avec le seul homme qui eût occupé ses pensées ? Elle lui avait maladroitement donné l'impression qu'elle n'en

avait pas envie, il devait croire à présent qu'il ne lui plaisait pas.

Elle pensa à Gideon, resté au rez-de-chaussée, aux marchandises à dissimuler dans l'écurie, aux clients à servir, en s'assurant qu'ils ne faisaient pas davantage de dégâts...

Mais demain, Rhys serait parti. Cette chance ne se représenterait plus. N'avait-elle pas le droit de s'accorder une nuit, rien que pour elle ?

Elle fit demi-tour et se décida à frapper à la porte. Lorsqu'il ouvrit, elle ne lui laissa pas le temps de parler.

— Vous pourriez le faire, vous savez. Vous... vous pourriez m'embrasser, cela ne me dérangerait pas.

— Ah, non ?

— Non.

Il prit son menton dans sa main et releva son visage vers le sien. Elle n'avait pas osé le regarder pour lui parler.

Son pouce lui caressa doucement la joue. Bouleversée par la tendresse de son geste, elle ferma les paupières. Il continua pendant de longues secondes.

C'était si bon... Impatiente de sentir ses lèvres sur les siennes, elle entrouvrit les yeux. Mais au lieu de se rapprocher d'elle, il toucha sa bouche du bout des doigts avant de s'écarter.

— Merci de m'avoir accordé cela, murmura-t-il. Bonne nuit, madame Maddox.

Et il referma la porte.

3

Si seulement la pierre avait pu brûler...

Debout dans la brume matinale, Rhys se tenait devant les ruines sinistres de Nethermoor Hall. Après une si longue absence, il se demandait ce qu'il allait trouver et espérait secrètement qu'il ne resterait rien du château, rien qu'une vilaine cicatrice dans la terre. Mais la pierre des murs, contrairement au bois des escaliers et des planchers, ne brûlait pas.

Une grande part de la maçonnerie du château avait néanmoins disparu, sans doute récupérée pour servir à de nouvelles constructions. Il ne restait çà et là que des vestiges : un porche, un pilier, l'angle d'une pièce... Quatorze hivers rigoureux les avaient rendus semblables à n'importe laquelle des buttes rocheuses qui parsemaient la lande.

Malheureusement, des siècles ne suffiraient pas à faire disparaître Nethermoor Hall. Malgré le temps et la pluie, il en resterait toujours quelque chose. La roche était bien trop résistante.

Se détournant de l'ancienne demeure, Rhys gagna l'emplacement des anciennes écuries. C'était ici que le feu était parti. Hormis un muret qui suivait par

endroits le contour des fondations, il ne restait presque aucune trace, tout était recouvert de mousse et de terre. Apercevant sur le sol un morceau de métal rouillé, il donna machinalement un coup de pied dedans. Peut-être la boucle d'une bride. Ou un mors. Les souvenirs qui se réveillaient lui glacèrent soudain le sang.

Derrière lui, son cheval se mit à s'agiter, comme si le site le mettait aussi mal à l'aise que Rhys lui-même. Qui sait, peut-être aurait-il dû accorder plus de crédit au récit loufoque de Darryl ? Une odeur de cheval brûlé flottait peut-être encore au-dessus de ces ruines... Et sa monture entendait peut-être l'écho des terribles hennissements qui avaient retenti ici.

Rhys ne put réprimer un frisson d'effroi. Au cours des années qui s'étaient écoulées depuis son départ de Nethermoor, il avait entendu les cris d'agonie de toutes sortes de créatures, humaines ou animales. Et pourtant, aucun d'eux ne lui avait paru aussi sinistre que les bruits qui avaient résonné ici, et qui hantaient encore sa mémoire. Le claquement du fouet dans l'air, le soufflement d'une flamme grandissante, l'écho assourdissant des hurlements de panique des chevaux pris au piège...

Darryl Tewkes avait raison. Rhys aurait bel et bien dû périr en même temps qu'eux, quatorze ans plus tôt. Depuis le drame, il n'avait cessé de courir à la rencontre de la mort. En vain. Comme s'il était aussi résistant que la roche. Il avait survécu à tout, même à la guerre. Les épreuves l'avaient rendu plus dur, mais il était toujours en vie.

En vie devant le tas de pierres dont il avait hérité.

Il fut tout d'un coup pris d'un haut-le-cœur, et se courba pour se libérer de son dégoût. Et dire qu'il



10079

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 17 septembre 2012

Dépôt légal : septembre 2012
EAN 9782290095997
L21EPSN000831N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion